Ami du Clergé du 18 août 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

L'Année avec Notre-Dame. — *Le Saint Nom de Marie* (12 septembre) : « Regarde l'étoile, invoque Marie », 257. — *Notre-Dame des Sept Douleurs* (15 septembre) : Les souffrances de Marie, 258.

A l'école des Saints. — *Saint Etienne, roi de Hongrie* (2 septembre) : Un roi chrétien, 260. — *Saint Matthieu* (21 septembre) : Obéissance prompte, fière et joyeuse à l'appel de Dieu, 262.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LXVIII. L'Eglise après Charlemagne : La papauté au IXe siècle, 263.

Notes pastorales sur le mariage. — V. Motif et moyen de cette sainteté, 264.

L'ANNEE AVEC NOTRE-DAME

La Saint Nom de Marie

(12 septembre)

« REGARDE L'ÉTOILE, INVOQUE MARIE »

Mes frères,

Les dévots de Marie ont eu la pieuse curiosité de scruter la signification symbolique du nom de Marie. Dieu donne souvent à ceux qu'il choisit, comme nous le voyons pour S. Pierre, un nom qui signifie leur destinée ou leur mission. Et ils ont pensé que Dieu n'avait pu agir autrement pour sa Mère.

On n'a pas abouti à une définition incontestée. Pour les uns, Marie signifierait : « *Aimée de Dieu* », pour d'autres : « *Etoile de la Mer* » ; pour d'autres encore : « *Notre-Dame* ».

Puisqu'en cette fête du nom de Marie l'Eglise nous fait relire l'admirable page de S. Bernard sur la Vierge, notre Etoile : *Respice Stellam, voca Mariam*, entre toutes les significations du nom de Marie, arrêtons-nous de préférence à celle-ci.

Ce glorieux symbole, la Sainte Vierge le partage avec son divin Fils : « *Orietur Stella ex Jacob*, un astre se lèvera de Jacob ». Mais parce que le Christ est la lumière même, *lux vera quæ illuminat omnem hominem...*, l'étoile semble devenir comme l'attribut propre de la T. S. Vierge. L'Apocalypse nous la montre couronnée d'étoiles : « Un grand signe apparut dans le ciel : une femme vêtue de soleil et la tête couronnée de douze étoiles » ; l'Eglise l'appelle et l'invoque : « Etoile de la Mer » et « Etoile du Matin », et la Sainte Vierge elle-même dans ses apparitions, par exemple rue du Bac et à Pontmain, se montre aux voyants comme une vision agrandie de l'Apocalypse : une Vierge dans un ovale et même dans un fourmillement d'étoiles.

Et pourquoi cette parure d'étoiles lui sied-elle si bien ? Parce que l'étoile est beauté, orientation et grâce. Par là elle symbolise merveilleusement Celle qui est la Toute Belle, l'illuminatrice des âmes, la douceur de notre vie.

C'est ce triple symbole de l'étoile : *symbole de beauté, de lumière* et *de douceur* dont je voudrais vous montrer la réalité en cette fête du nom de Marie.

I. — *Symbole de beauté*

Qui n'a subi quelque nuit le ravissement d'un ciel illuminé d'étoiles ?

« Deux choses me remplissent d'un étonnement toujours nouveau, avouait le philosophe Kant : le ciel étoilé au-dessus de ma tête et la loi morale au fond de mon cœur. » Sur un de ces carnets de douze sous dans lesquels il brouillonnait, jetait des notes en vrac, inscrivait des inspirations du moment, Victor Hugo aligna un jour des noms d'étoiles et de constellations avec cette réflexion finale : « Qu'est-ce que l'univers ? Une extase infinie. » Et le prophète inspiré avait dit, depuis longtemps, cette beauté des étoiles qui chantent la gloire de Dieu : « Elles brillent joyeusement à leur poste pour celui qui les a créées » (Baruch, III, 34).

N'y avait-il pas alors comme une harmonie préétablie entre l'étoile du ciel et la belle Dame des apparitions de la Vierge. Que sont pâles les « étoiles » du théâtre ou du cinéma, à côté de celle-là ! Car la beauté de Marie, ce n'est pas seulement agrément du visage, mais d'abord splendeur de l'âme : *omnia gloria ejus ab intus.*

Jamais plus pure étoile n'a brillé dans le ciel de la sainteté. Dès le premier instant de sa conception elle est tout inondée de grâce, *gratia plena ;* elle reste vierge toujours, sans péché, sans l'ombre même d'une imperfection à quelque époque que ce soit de sa longue existence, *semper virgo ;* chaque moment de sa vie ajoute encore à cette beauté et à cette richesse et fait d'elle la reine de tous les saints, *regina sanctorum omnium.* On peut bien lui appliquer la parole liturgique de la fête du Précieux Sang : « *Nitore stellas vincitis,* en splendeur vous surpassez les étoiles. »

C'est bien vrai ! L'âme pieuse ne se lasse pas plus de contempler les splendeurs de grâce de la T. S. Vierge que les poètes de s'inspirer de la contemplation d'une nuit étoilée. Elle y découvre toujours quelque nouvelle beauté : *De Maria nunquam satis.* Et ce ne sera pas un de ses moindres ravissements du ciel que la vision complète des grandes choses que Dieu a faites en Marie : *fecit mihi magna qui potens est.*

II. — *Symbole de lumière*

L'étoile n'est pas faite seulement pour orner la création de Dieu. Le Créateur l'a voulue pour servir. Elle guide les hommes dans les ténèbres de la nuit.

Le voyageur égaré la nuit, le marin sans sa boussole, l'aviateur sans ses instruments de bord n'ont qu'à regarder vers l'étoile polaire pour retrouver leur direction. Les pèlerins de Compostelle se guidaient sur la voie lactée qu'on nomme pour cela le chemin de saint Jacques. Les Mages n'eurent qu'à suivre l'étoile pour trouver l'étable et le Sauveur qu'elle abritait.

Si Marie veut dire Etoile de la Mer, qu'elle est ainsi la bien nommée ! Elle projette sur nous d'abord la lumière de ses exemples ; il n'est presque pas question d'elle dans l'Evangile, et pourtant il n'est pas de circonstance de notre vie où nous ne puissions en nous souvenant de ses mystères, trouver le modèle de ce que Dieu nous demande.

Elle projette dans notre esprit et dans notre cœur la lumière de ses bonnes inspirations : nous savons que toute grâce nous vient par elle et tout ce que

l'Esprit-Saint nous inspire d'accomplir pour la plus grande gloire de Dieu, nous n'ignorons pas que c'est un rayon lumineux, parti de celle qui est notre Etoile.

Elle projette enfin devant nous la lumière de son enseignement : car la Vierge continue d'intervenir d'une façon sensible dans l'œuvre du salut, et tant de ses apparitions au cours de l'histoire sont des rappels des enseignements de l'Evangile que nous allions oublier et que ses manifestations nous remettent en mémoire. Au fond, toutes ces apparitions de Notre-Dame ne sont jamais qu'une répétition et une application de son mot d'ordre aux serviteurs de Cana : « Faites tout ce qu'il vous dira », que ce soit à Lourdes, à Pontmain, à Fatima.

Ainsi, par ses exemples, par ses inspirations, par ses apparitions guide-t-elle les âmes par les chemins du salut et de la perfection à travers les ténèbres de ce monde, comme l'étoile dans la nuit ou dans la tempête.

III. — *Symbole de douceur*

Mais la T. S. Vierge n'est pas seulement l' « Etoile de la Mer » *(Ave Maris Stella)*, elle est aussi l' « Etoile du Matin » *(Stella matutina)*.

Et cela nous rappelle que cette autre fonction des étoiles qui est de répandre confiance, réconfort, douceur, symbolise aussi magnifiquement cette autre mission de Notre-Dame, la douce Vierge Marie, la Vierge de l'Espérance, de redonner confiance et espoir aux pauvres hommes, ses enfants.

Il est bien certain qu'un ciel étoilé épand de la douceur sur la terre. Pour le voyageur, incertain de sa direction, il n'y a plus d'espoir de retrouver sa route s'il fait nuit noire mais l'apparition dans le ciel des constellations connues lui permet de se repérer et de reprendre le bon chemin. Et pour l'homme de nuit, berger du troupeau ou veilleur de la maison des hommes, l'étoile du matin est le signal du jour qui se lève et va mettre fin à sa rude tâche.

Quand Dieu lui-même allume dans le ciel quelque étoile miraculeuse, c'est pour réjouir le cœur de l'homme. Rappelons-nous ce qui est écrit de l'étoile de Bethléem au-dessus de l'étable où vient de naître le Fils de Dieu. Dès que le regard des Mages la retrouva dans le ciel, il y eut joie dans leur cœur : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.*

La chère antienne liturgique que nous disons chaque jour après la messe ne salue-t-elle pas et avec insistance, en Marie, notre vie, notre douceur et notre espérance : *Vita, dulcedo et spes nostra... O clemens, o pia, o dulcis, Virgo Maria.* Dans nos peines, dans nos misères, dans nos inquiétudes, c'est bien douceur et consolation de penser que veille sur nous la sollicitude d'une Mère.

Même égarés loin de Dieu, même dans nos plus profondes déchéances, même plongés dans la nuit du péché, nous pouvons encore espérer, parce que luit toujours sur nous notre étoile, Marie. Si nous ne pouvons plus prier le Père, parce que nous savons que nous mentirions en lui disant : que votre volonté soit faite, nous pouvons encore nous tourner vers la Mère à qui nous disons : priez pour nous, pauvres pécheurs. Nous avons la certitude, par l'expérience du cœur de notre maman sur la terre, que nous trouverons toujours refuge et pardon en Marie, Mère de Dieu, mais aussi notre Mère.

Et voilà pourquoi en définitive ces paroles de S. Bernard que nous répétons en cette fête du Saint nom de Marie trouvent un tel écho dans notre cœur : *respice stellam, voca Mariam*, dans toutes vos tribulations regardez l'étoile, invoquez Marie.

* *

On dit des gens à qui tout réussit qu'ils sont nés sous une bonne étoile ; les audacieux ont confiance dans leur étoile... Et nous aussi, chrétiens, nous sommes nés sous une bonne étoile et il nous faut garder confiance en Elle à travers toutes les vicissitudes de notre vie. Car cette étoile c'est la Mère, le refuge, notre avocate.

N'écoutons pas ceux qui voudraient eux aussi éteindre cette étoile dans notre ciel, sous prétexte que c'est faire trop de place à une créature et au détriment de Dieu, d'honorer ainsi la T. S. Vierge et de mettre en elle notre suprême espoir. La clarté des étoiles nuit-elle à l'irradiation du soleil et l'enfant offense-t-il son père de ne pas désespérer sa mère? Voyons, mais c'est Dieu lui-même qui nous l'a donnée pour Mère comme le fruit le meilleur de sa passion pour le salut du monde : *Ecce Mater tua*, voici votre Mère.

Gravons dans nos cœurs ce nom de Marie. Qu'il soit l'étoile vers laquelle nous regardons dans nos égarements et dans nos nuits. Et que de cette étoile tombe dans nos âmes le rayon de lumière qui embellisse notre vie, l'éclaire et la réconforte.

Et nomen Virginis Maria, et le nom de la Vierge était Marie. Si Dieu a voulu nous révéler ce nom dans l'Evangile, quand il a voulu nous laisser dans l'ignorance de tant d'autres choses relatives à la Sainte Vierge, c'est qu'il voulait le faire servir, comme toute parole inspirée, à notre instruction et à notre réconfort. Qu'il soit donc doux à nos lèvres comme du miel ainsi que le nom de Jésus, et à l'exemple de Jeanne d'Arc, unissons ces deux noms de Jésus et de Marie, pour être la beauté, la lumière, la douceur de notre vie. Ainsi soit-il.

Notre-Dame des Sept Douleurs
(15 septembre)

LES SOUFFRANCES DE MARIE

Mes frères,

A notre époque, le culte de Notre-Dame des Sept Douleurs est devenu plutôt le culte de Notre-Dame de la Compassion. Nous nous arrêtons moins à dénombrer ses souffrances qu'à fixer nos regards sur ce qui en fut le point culminant : sa compassion à la Passion de son Fils. Et toutes ses souffrances nous les fixons, en quelque sorte, dans l'image douloureuse de la Vierge recevant dans ses bras le corps inanimé de son Jésus : l'image de Notre-Dame des Sept Douleurs c'est moins souvent aujourd'hui la statue de la Vierge au cœur percé de sept glaives, que les Pieta.

Pourtant, si cette minute représente le paroxysme du martyre de Marie, il faut nous garder de croire que ce fut le seul moment douloureux de sa vie. Souffrance immense comme la mer penserions-nous avec l'Eglise, mais souffrance d'une époque de sa vie après des années de bonheur sans mélange. Si nos existences ne connaîtront jamais un pareil martyre, pour tant qu'elles soient tissées de tant de souffrances physiques et morales du berceau à la tombe, n'est-ce

pas que cela leur donne un caractère douloureux qui égale, sinon par l'intensité, du moins par le nombre, les souffrances de Notre-Dame ?

Nous aurons donc profit à dénombrer les souffrances de Notre-Dame, *les souffrances de ses mystères joyeux* comme *les souffrances de ses mystères douloureux*. Sa vie nous apparaîtra bien semblable à la nôtre, jamais exempte d'épreuves, même dans les plus heureux moments : il n'est aucune de nos inquiétudes qu'elle n'ait connue ; nous trouverons toujours en elle l'âme capable de compatir à nos peines. Cette méditation fera de Notre-Dame de la Pitié une Vierge douloureuse plus proche de nous.

I. — *Les souffrances de ses mystères joyeux*

Parmi les sept douleurs de Notre-Dame que la piété séculaire a coutume d'honorer en la T. S. Vierge, trois, presque la moitié, se rapportent à la période la plus heureuse de son existence, celle de sa maternité et de l'enfance de Jésus : la prédiction du vieillard Siméon, la fuite en Egypte, la perte de Notre-Seigneur à Jérusalem.

Période heureuse entre toutes autres pour Marie. Sans doute avec l'enfant, les inquiétudes de toutes sortes entrent dans la vie de la femme, dont était exempte jusqu'alors sa vie de jeune fille. Pourtant, à l'époque de la maternité, il y a chez la femme un tel épanouissement de sa raison d'être, que ces jours comptent parmi les plus heureux de son existence.

Or, quand la Vierge Mère vient présenter son Jésus au Temple selon la prescription de la Loi de Moïse, le saint vieillard Siméon qui reçoit la grâce de reconnaître en cet enfant le Messie attendu, se tourne aussi vers elle et lui annonce que cet enfant sera un signe de contradiction et qu'une douleur aiguë comme un glaive transpercera son âme à elle.

Cette prophétie, a-t-on dit, brisait d'avance toutes les joies maternelles de Marie. Ce mot peut être excessif pour une âme comme Marie, pleinement et amoureusement soumise à la volonté de Dieu ; mais ne dit-il pas bien qu'il n'y aura plus pour elle de joie maternelle absolument pure puisque s'y mêlera toujours la pensée du glaive qui doit la frapper au cœur ?

Et l'heure serait-elle déjà venue de son destin tragique, avant même qu'elle ait goûté les joies d'avoir le premier sourire de son Jésus et de guider ses premiers pas ? Joseph l'a réveillée en pleine nuit : — « Femme, a-t-il dit, Dieu nous ordonne de partir pour l'Egypte. — Pour l'Egypte ? — Oui, car Hérode va chercher l'enfant pour le faire mourir ! » Encore une fois, pour la mère qui sait ce qui attend son enfant, mais qui ne connaît ni le jour ni l'heure, est-ce que sonnerait déjà l'heure de l'immolation de son doux agneau pour la rédemption du monde ? Et franchie la frontière, à l'abri de la police d'Hérode, en sûreté désormais, que de souffrances néanmoins pour Marie loin du cher Nazareth, à la veille peut-être de nouvelles menaces.

Enfin, toujours sur l'ordre de Dieu, la Sainte Famille a regagné Nazareth. Les jours de l'enfance s'écoulent calmes et heureux. L'image du glaive brandie sur son cœur doit s'estomper au fur et à mesure que se prolongent ses jours heureux. Mais bientôt nouvelle alerte. Lors d'un pèlerinage à Jérusalem, alors que le petit avait douze ans, de trois jours on ne le vit pas revenir. Que signifiait cette fugue chez cet enfant dont S. Luc nous dit : « qu'il croissait et se fortifiait, rempli de sagesse et que la grâce de Dieu était en lui » ? (Luc, II, 40). Trois jours d'une inexprimable angoisse maternelle qui explose dès la rencontre de l'enfant dans le Temple au milieu des docteurs. « Pourquoi en avez-vous agi de la sorte avec nous ? Voici que votre père et moi nous vous cherchions tout désolés ! »

Ainsi, n'imaginons pas la vie de la Sainte Vierge comme le déroulement d'une vie heureuse brusquement assombrie et interrompue par les jours tragiques de la Passion. Même dans cette longue période, la plus longue, celle des mystères joyeux, que de soucis, d'inquiétudes, d'alertes à cause de ce glaive prédit par Siméon... et aussi à cause de la science qu'elle avait par les prophètes de la mission rédemptrice de son enfant. Vraiment, il faut dire d'elle ce qui est écrit de son Fils que « toute sa vie fut une croix et un martyre ».

Toute sa vie, mais surtout certes le jour de la Passion.

II. — *Les souffrances de ses mystères douloureux*

Dans cette seule journée du Vendredi Saint s'accumulent dans son cœur tout ce qu'un cœur maternel peut supporter. Un ange de Dieu vient réconforter le Christ en agonie. Sans doute fallut-il aussi une grâce spéciale de Dieu pour que la Mère de Jésus ne s'évanouit pas et ne mourût pas de douleur pendant la Passion.

La tradition de la piété mariale a retenu particulièrement quatre moments de cette phase la plus aiguë des souffrances de Marie : la rencontre du Fils et de la Mère sur la voie douloureuse, le crucifiement, la descente de croix, la mise au tombeau. Ces scènes nous les avons souvent méditées en faisant le chemin de la croix. Evoquons-les encore pour pénétrer notre cœur des sentiments mêmes de la Sainte Vierge en face de la souffrance : non seulement résignation, mais acquiescement sans réserve aux dispositions de la Providence sur son Fils et sur elle.

Rencontre sur le chemin de la Croix ! Echange de regards douloureux et pleins de larmes, mais aussi échange de regards qui s'encouragent à la même obéissance au Père. Pas plus que le Fils n'a usé de sa toute-puissance divine pour réduire à néant ses agresseurs, la Sainte Vierge n'use de l'éloquence de ses larmes et de ses supplications maternelles pour attendrir les bourreaux. Si nous pouvions lire dans son cœur nous y verrions en traits de feu le *fiat* renouvelé de son Annonciation, comme dans le cœur de son Jésus il n'y a qu'obéissance à la mort et à la mort de la croix.

La crucifixion ! Des saints, par exemple S. Bernardin de Sienne et sainte Brigitte ; des artistes à l'inspiration profondément religieuse, par exemple Fra Angelico ; des liturgies particulières de Congrégations vouées spécialement à honorer Notre-Dame, par exemple celle des Annonciades, ont imaginé que la Vierge s'était évanouie de douleur au Golgotha comme le Christ était tombé par trois fois sous le poids de sa croix. Mais l'Eglise s'en est toujours tenue à l'attitude ferme et courageuse dans la douleur que S. Jean donne à Marie : *Stabat ;* elle se tenait debout, debout comme le prêtre à l'autel, offrant elle aussi son Jésus pour le salut du monde, par une entière obéissance semblable à celle de son Fils aux desseins de Dieu sur lui et sur elle.

Descente de croix ! Vision classique de la Pieta. Car maintenant tout est fini. Avant le cri du *Con-*

summatum est, il y avait peut-être encore chance d'un grand coup de Dieu : Jésus qui avait guéri tant de malades allait peut-être faire éclater sa toute-puissance en se sauvant lui-même, comme l'y invitaient ses ennemis ! Maintenant il repose froid et inanimé entre ses bras, tout est bien fini ; Dieu le Père a accepté le sacrifice ; et Marie qui survit à un si grand martyre maternel ne se révolte pas, ni ne proteste, mais calme, résignée, pleinement soumise, renouvelle et prolonge l'offrande de son Fils par l'offrande de son immense douleur.

La mise au tombeau ! La mise en bière et la mise en terre c'est pour tous ceux qui pleurent un être aimé, comme le renouvellement de la mort. Désormais nous ne le reverrons plus, il ne fait plus partie de notre monde. Quand Jésus est roulé dans le linceul et déposé dans le sépulcre neuf de Joseph d'Arimathie toutes les souffrances de la crucifixion se renouvellent dans l'âme de Marie. Mais aussi ses mêmes sentiments de soumission et de courage, ce que l'office de cette fête appelle son cœur invincible, *cor adamantinum* de Vierge plus intrépide que tous les martyrs, *cunctis... generosior Virgo martyribus*.

Les prières liturgiques de cette fête nous apitoient sur l'immense douleur de cette Reine des martyrs : « O vous tous qui passez, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur ? » Et certes nous avons en ce jour à compatir à sa peine : « Quel homme ne pleurerait, chante le *Stabat*, en voyant la Mère du Christ en un tel supplice ? Qui pourrait sans tristesse contempler la Mère du Christ s'affligeant avec son Fils ? » Mais avec le même poète de la liturgie de Notre-Dame des Sept Douleurs nous avons surtout à demander la même résignation, jusqu'au même amour de la croix : « Faites que blessé de ses blessures, je sois enivré de la croix et du sang de votre Fils. »

* *

La meilleure compassion que nous puissions apporter à Notre-Dame des Sept Douleurs, c'est notre soumission aux dispositions de la divine Providence sur notre vie. On entend si souvent des âmes qui se révoltent et même qui blasphèment : Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour qu'il me traite de la sorte ? Non ! je ne méritais pas ça ! S'il y avait un bon Dieu il ne permettrait pas cela !... Qu'il est salutaire à cette réaction première de notre nature de regarder vers Marie pour que le calme, la résignation et la paix descendent dans notre âme en souvenir des plus nombreuses et des plus grandes douleurs de notre Mère, de notre Mère sainte et immaculée !

Et il faudrait apprendre d'elle la résignation et la patience aussi dans nos multiples petites croix de chaque jour. C'est pourquoi j'ai voulu évoquer non seulement le martyre de sa compassion, mais les souffrances de sa vie heureuse, les sept douleurs de Notre-Dame. Et n'imaginez pas que ce soient les seules. Avant que la piété se fixât à ce chiffre de sept comme elle honorait déjà les sept joies de Notre-Dame, le Bienh. Alain de la Roche, le zélé rénovateur de la pratique du Rosaire, comptait jusqu'à 150 douleurs de Notre-Dame (*Anal. Boll.*, 1893, t. XII, p. 337-338). Et croyez qu'il restait encore bien en deçà des nombreuses souffrances qui traversèrent la vie de la T. S. Vierge.

Dans les épreuves petites et grandes de notre vie qu'elle nous soit donc par sa vie un exemple et par son intercession aide et consolation. *Amen.*

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Etienne, roi de Hongrie

(2 septembre)

UN ROI CHRÉTIEN

Mes frères,

Il me semble que nous ferons passer cette année une ferveur toute nouvelle dans la prière que l'Eglise adresse à Dieu en cette fête de S. Etienne, roi de Hongrie : « Daignez accorder à votre Eglise, Dieu tout-puissant, que le Bienheureux Etienne, votre confesseur, qui se montra pendant qu'il régnait sur la terre son ardent propagateur, soit dans le ciel son glorieux défenseur. »

L'arrestation, le procès, la condamnation du cardinal Mindszenty, primat de Hongrie, qui ont eu chez tous les peuples un si profond et si douloureux retentissement et provoqué partout des mouvements de protestations et de prières, ont en effet appris au monde s'il l'ignorait, à quel régime de persécution était soumise la catholique Hongrie qui fut si souvent au cours de son histoire le boulevard de la chrétienté. En face de la puissance qui la domine et qui fait trembler de peur les autres nations — rappelez-vous tel discours de M. Spaak, ministre de Belgique, à l'O. N. U. — il paraît bien que la Hongrie et tant d'autres nations ne puissent attendre de secours effectif des autres peuples catholiques ou chrétiens. Alors faut-il nous tourner avec plus d'ardeur et plus de confiance vers le ciel par l'intercession de ses saints et d'abord de S. Etienne, son premier et saint roi.

Nous comprendrons mieux la certitude et l'éloquence de son intercession pour le royaume qu'il a fondé quand nous aurons rappelé ses *vertus de chrétien* et ses *vertus de roi*. Il ne peut se désintéresser dans le ciel d'une cause à laquelle il a consacré toute sa vie.

I. — *Le chrétien*

En S. Etienne, premier roi de Hongrie, le chrétien fut le serviteur de l'Eglise, le serviteur des pauvres, le serviteur de Dieu.

Pour lui, l'Eglise et le Christ c'était tout un. Aussi estimait-il qu'un chrétien doit avoir l'amour et le zèle de cette Eglise qui continue l'œuvre du Sauveur. C'est pourquoi nous le voyons procurer sa gloire en Hongrie et partout où elle étend son empire spirituel.

Après avoir écrasé à Vezprim une insurrection du parti national païen, il entreprend de christianiser son peuple. Pour cela il organise l'Eglise de Hongrie. A son zèle et à sa munificence, cette Eglise devra des évêchés. Il fonde des établissements de piété à Rome, à Jérusalem, à Constantinople. Il a cet esprit catholique qui déjà portait les premières chrétientés à venir en aide à celle de Jérusalem.

De l'Eglise, il sait que le grand trésor ce sont les pauvres, comme le disait le diacre S. Laurent à ses persécuteurs. Aussi son amour des pauvres est-il la caractéristique de sa religion. En cela il est bien l'émule de notre roi S. Louis qui avait toujours un pauvre à sa table.

Pour eux, non seulement il donne de son superflu, mais encore de son nécessaire. Il n'hésita pas à sacrifier les meubles de son palais pour leur venir en

aide. Jamais il ne renvoya un pauvre le cœur triste et les mains vides.

Surtout, nous savons qu'il payait de sa personne et se mettait à leur service. Il leur lavait les pieds, les servait à table, les lavait la nuit, incognito, dans les hôpitaux. Dieu récompensa magnifiquement après la mort tant de charité : la main droite de S. Etienne, qui tant de fois avait servi les pauvres et soigné les infirmes fut préservée dans son tombeau de la corruption du reste de son corps.

Aussi, chaque année, la « Sainte Droite » était-elle l'objet d'une vénération particulière. Elle était exposée pendant le mois d'août dans le château royal de Budapest. Et au cours d'une procession solennelle à laquelle prenaient part toutes les autorités religieuses, civiles et militaires, elle était transportée jusqu'à l'église paroissiale du couronnement.

Tant d'amour de l'Eglise et des pauvres prenait son origine dans l'amour de Dieu. De cet amour, le signe, comme chez tous les saints, c'est le temps consacré à la prière. Il y passait des nuits entières. Prière de méditation et prière de contemplation. Il connut les ravissements. Si l'union mystique à Dieu ne consiste pas nécessairement dans ces miracles, ils en sont pourtant les signes.

Vie de prière souvent récompensée même pour le bien temporel de son royaume. Un de nos poètes a mis ces paroles sur les lèvres de Charlemagne :

> ...J'ai souvent vu dans ma longue carrière
> Que l'arme la meilleure est encor la prière.

S. Etienne en fit l'expérience plus d'une fois, qui vit se dissiper miraculeusement, par sa seule prière, les conspirations des sujets rebelles et les attaques d'ennemis puissants.

Tel est le chrétien que nous décrit notre bréviaire : un homme religieux, tout uni à Dieu, mais de cette religion vraie dont parle S. Jacques, qui vient en aide aux pauvres et à tous les besoins de l'Eglise.

Quand il est en charge, un chrétien de cette trempe a conscience de ses responsabilités. Il sait que sa religion ne peut rester affaire privée. Nous allons le voir, le roi était à la hauteur de l'homme, ce qui lui vaudra le titre de « Majesté apostolique » — comme c'est chez nous celui de « roi très chrétien » — que porteront tous les rois de Hongrie.

II. — *Le roi*

De l'inspiration toute chrétienne de son gouvernement nous relèverons, avec le Bréviaire, trois signes : son souci de l'éducation de son fils, le choix qu'il fit d'un entourage d'hommes de vertu, la consécration de son royaume à Notre-Dame.

Fils de Geisa, duc de Hongrie, il était né païen. A sa conversion il eut l'immense bienfait d'avoir auprès de lui pour son éducation un saint, S. Adalbert de Prague. Il n'oublia pas qu'il devait le meilleur de lui-même à cette formation première.

Marié à Gisèle de Bavière, sœur de S. Henri, il eut de ce mariage un fils en qui il se prépara, par une éducation chrétienne, un digne successeur sur le trône. S. Emeric devait mourir jeune, à 30 ans, en 1032, avant son père qui lui survécut six ans. De moins, pendant sa trop courte existence fut-il le soutien et la consolation de S. Etienne dont il suivit les exemples.

Le peuple hongrois n'eut qu'à se féliciter de la collaboration de S. Emeric au gouvernement de son père. C'est à lui que l'histoire attribue l'excellent code de lois d'Etienne. Benoit IX le canonisera en même temps que son père.

Pareillement, S. Etienne ne voulut-il pas dans son conseil que des hommes prudents et vertueux. Pour gagner au Christ et à l'Eglise tout son peuple, il comprenait qu'il fallait que l'exemple vint de haut, et que son entourage ne fût inspiré que par le bien de la nation et non par l'intérêt personnel.

Surtout, comme notre roi Louis XIII et six siècles avant lui, voulut-il mettre son royaume au service et sous la protection de Notre-Dame en la constituant officiellement Patronne de la Hongrie. Existe-t-elle encore dans la capitale, ravagée par la guerre et aux ordres de Moscou, cette colonne qui sur une place de Pest, portait le témoignage de cette dédicace de la Hongrie à la Reine des Nations ? En tout état de cause la T. S. Vierge n'a pas oublié ce geste filial du fondateur de la monarchie hongroise ; elle se souvient de tous les bons combats que ce peuple héroïque a menés pour la cause de son Fils au cours des siècles ; elle entend les prières des consciences opprimées et la supplication plus émouvante encore du sang des martyrs qui implore justice... et c'est l'espoir des chrétiens de tout l'univers qu'à l'heure voulue et fixée par Dieu renaîtra à l'indépendance et à la prospérité un royaume confié à ses mains par la piété de S. Etienne.

Je me souviens du parterre dont s'ornait, à Budapest, la place de la Liberté depuis la première guerre mondiale. Il dessinait en plantes sombres la carte de la Hongrie d'avant 1914 ; puis en plantes claires la carte de la Hongrie amputée par le traité de paix. Autour de cette carte que dominait la croix de St-Etienne courait, toujours inscrite par des fleurs, cette parole d'espérance : « Je crois à la justice divine et à la résurrection de la Hongrie. »

Plus tragique est la situation de la Hongrie après la seconde guerre mondiale. Elle n'est plus seulement diminuée dans son territoire, mais frappée dans son âme. Cependant au fond des cœurs demeure le même espoir de résurrection, parce que la Sainte Vierge ne peut abandonner une nation qui lui a été consacrée.

Elle voulut donner à S. Etienne, comme un signe, qu'elle avait pour agréable le don qu'il lui avait fait de son royaume. C'est en la fête de son Assomption, le jour de la grande Dame comme parlent les Hongrois, le 15 août 1038, que le saint roi fut appelé à recevoir la récompense de ses travaux et de ses vertus. Ainsi la Sainte Vierge, qu'il avait aimée royalement, l'appelait à prendre part au cortège de sa fête, et aussi à son intercession pour le monde et tout spécialement pour le peuple de Hongrie qu'il avait conduit au Christ.

* *

Un français ne peut parler de S. Etienne sans établir, dans sa pensée, un parallèle entre S. Etienne et S. Louis : même zèle du règne de Dieu, même charité envers les pauvres, même souci de la justice dans le gouvernement du royaume. On dirait les deux saints frappés sur le même modèle.

Aux heures sombres de la dernière guerre, S. Louis nous a montré d'une façon sensible son intervention en notre faveur ; c'est en sa fête que la Capitale a été enfin libérée. Et rien ne pouvait mieux affermir dans tous les cœurs l'espoir de la libération totale du pays.

Dans la période de persécution que connaît la Hon-

grie d'aujourd'hui, S. Etienne, n'en doutons pas, intercède de tout son crédit auprès de la Vierge et de Dieu pour que l'Eglise recouvre dans son royaume « une liberté sûre et sans entraves ». Trop de prières montent à cette intention vers lui du cœur des Hongrois qui lui ont voué un culte ardent et enthousiaste ; la St-Etienne était vraiment la fête nationale.

Unissons nos prières aux leurs. Nous l'avons fait, à l'appel du Pape lui-même, quand la condamnation du Primat de Hongrie souleva d'indignation l'univers civilisé tout entier. Mais nous avons la mémoire courte et nous ne savons pas persévérer. L'occasion nous est donnée en cette fête de nous rappeler la situation de nos frères de Hongrie, d'unir nos voix aux leurs pour que le saint Roi et la T. S. Vierge, Reine de Hongrie, obtiennent enfin de Dieu pour ce peuple, qui nous est cher à plus d'un titre, l'indépendance et la paix.

Saint Matthieu, apôtre
(21 septembre)

OBÉISSANCE PROMPTE, FIÈRE ET JOYEUSE A L'APPEL DE DIEU

Mes frères,

En dehors des quatre grands apôtres : Pierre, André, Jacques et Jean, S. Matthieu est le seul dont l'Evangile nous rapporte la vocation. Il le fait même avec insistance : l'histoire de l'appel est assez brève, mais elle se prolonge dans le récit du banquet que le publicain d'hier voulut donner à ses collègues avant de les quitter pour suivre le Maître.

Magnifique exemple d'accueil fait à la vocation, qui doit retenir notre attention en ces temps difficiles où tant de familles et de jeunes gens hésitent devant l'appel de Dieu.

A répondre à cet appel, Matthieu apporte une *obéissance prompte, fière* et *joyeuse*. Mettons en relief cette attitude généreuse du publicain de Capharnaüm et pour la donner en modèle à tant de jeunes d'aujourd'hui qui, comme le jeune homme riche de l'Evangile, tournent les talons quand Dieu les invite à le suivre.

I. — *Obéissance prompte*

Ce jour-là, N.-S. vient de guérir le paralytique que l'on a descendu par le toit de la maison ; il va sur la plage. Il aperçoit, assis à son bureau de publicain ou de collecteur d'impôts, Lévi, fils d'Alphée, appelé aussi Matthieu. Sans autre préambule ni autre explication, il lui dit simplement : « Suis-moi » ; et immédiatement, sans hésiter, sans interroger, Matthieu laisse là son argent, ses comptes et ses registres, comme les pêcheurs du lac avaient laissé leurs filets, et suit le Maître qui vient de l'appeler.

Admirable promptitude d'obéissance. La détermination du publicain est si rapide qu'elle peut même nous paraître imprudence. N'est-ce pas irréflexion d'abandonner une situation solidement assise pour suivre un Maître qui débute et sans lui demander ce qu'il lui donnera en échange, comme le fera plus tard S. Pierre ?

Car enfin les Juifs ont beau traiter de « païens » leurs compatriotes, percepteurs d'impôts, parce qu'ils sont fonctionnaires de Rome et gens malhonnêtes qui majorent volontiers un impôt mal défini ; il n'en reste pas moins que c'est une situation lucrative. Même si Matthieu n'était qu'un employé, la place n'était pas mauvaise ; elle va lui permettre d'offrir un banquet à ses amis et à Notre-Seigneur. Et subitement il abandonne tout pour suivre Jésus.

Et Jésus n'en est encore qu'à ses débuts. Sans doute, à Capharnaüm, Jésus est connu, et peut-être le publicain a-t-il déjà appris la magnifique guérison qu'il vient d'opérer quelques minutes auparavant. Mais enfin ce n'est pas encore Jésus dans toute la célébrité de ses miracles répétés.

Matthieu ne discute pas, ne demande pas de garanties pour l'avenir, ne réclame rien ; l'Evangile ne relève qu'une chose : l'immédiate obéissance à l'appel de Jésus.

N'y a-t-il pas là sujet à réflexion pour tant de parents qui hésitent et même se refusent à donner leur enfant au bon Dieu, à cause de ce qu'on a nommé la « grande misère des prêtres » ? Et évidemment, être prêtre, ce n'est plus aujourd'hui, si ce le fut autrefois, « une situation ». Mais serions-nous à ce point matérialisés d'estimer la valeur d'une vie à la richesse qu'elle représente ? Serions-nous à ce point déchristianisés de douter de la Providence de Dieu ? Serions-nous à ce point paganisés de refuser une existence modeste et pauvre, à la suite de Notre-Seigneur, pour qu'apparaissent mieux encore le désintéressement de notre vocation et son caractère tout spirituel ?

II. — *Obéissance fière*

Après le récit de cette vocation de Matthieu, S. Luc poursuit : « Lévi donna [à Jésus] un grand festin dans sa maison ; et une foule nombreuse de publicains et d'autres personnes étaient à table avec eux. »

S. Matthieu apprécie l'honneur de son appel, lui, le publicain méprisé par les Juifs. Il est tout joyeux et il donne une grande réception, *convivium magnum* en l'honneur de Jésus.

Aux publicains, ses collègues, elle pourrait bien ne pas apparaître très reluisante la suite que Notre-Seigneur s'était donnée : pêcheurs du lac de Tibériade, qui sans être miséreux et illettrés n'étaient pourtant que des travailleurs manuels. Loin d'en rougir comme de parents pauvres, le nouvel apôtre tient à donner un certain éclat à sa décision. Il veut faire connaître aux autres publicains de Capharnaüm et à ses amis le nouveau Maître auquel il se donne, et les humbles disciples qu'il s'est choisi.

Depuis, Jésus et son sacerdoce ont fait leurs preuves. A toutes les époques, les élus de Dieu, prêtres et religieux, ont honoré les lettres et les sciences humaines ; aux pires époques d'ignorance et de barbarie, ils ont maintenu et transmis le flambeau ; aujourd'hui encore les Académies leur ouvrent leurs portes. Et surtout, ils ont sauvé et ils sauvent la vie spirituelle du monde. « Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, pouvait dire le saint Curé d'Ars, et on y adorera les bêtes. »

Et pourtant, des familles même chrétiennes, ne savent pas toujours apprécier le don de Dieu qui dépose au cœur de leur enfant le germe de la vocation sacerdotale ou religieuse. Ce qu'ils devraient estimer comme un immense honneur leur semble un risque de vie humiliée, méprisée, persécutée, parce que dans certaines contrées et à certaines époques le prêtre est la cible de la haine et des violences des méchants.

Auraient-ils oublié que le Christ a été établi comme un signe de contradiction, que le monde, qui l'a haï, haïra aussi ses disciples, que c'est une béatitude de souffrir persécution pour la justice ?

Comme la fierté de S. Matthieu, à l'appel du Seigneur, devrait leur être un reproche et un stimulant !

III. — *Obéissance joyeuse*

C'est de la joie qu'il met à répondre avec empressement à sa vocation.

Qu'il donne un festin pour la circonstance, voilà bien le signe de cette joie : un banquet marque un heureux événement.

A ce point que d'austères disciples de S. Jean-Baptiste s'étonnent de pareilles réjouissances. Ils n'hésitent pas à en faire la remarque au Maître lui-même. « Pourquoi, tandis que les disciples de Jean et ceux des Pharisiens jeûnent et prient souvent, les vôtres mangent-ils et boivent-ils ? »

Ces bons Johannites s'attirent une réponse indirecte dont le sens ne peut leur échapper et qui nous révèle la vraie portée de leur réflexion. Leur maître, Jean-Baptiste, s'est donné un jour comme « l'ami de l'époux » (N.-S.) : « Celui qui a l'épouse est l'époux, disait Jean-Baptiste ; mais l'ami de l'époux, qui se tient là et qui l'écoute, est ravi de joie à la voix de l'époux. Or cette joie qui est la mienne, elle est pleinement réalisée. »

Et Jésus, aujourd'hui, répond à leurs doléances : « Les amis de l'Epoux peuvent-ils s'attrister pendant que l'Epoux est avec eux ? Mais viendront des jours où l'Epoux leur sera enlevé et alors ils jeûneront » (Mat., IX, 15). Pour le moment laissez donc les apôtres et mon nouveau disciple se réjouir de la grâce qui leur est faite d'être avec moi.

Hilarem datorem diligit Deus : Dieu aime qui donne avec joie. Il veut l'obéissance joyeuse. N'est-elle pas l'acquiescement au bon plaisir de celui qu'on aime.

S. Matthieu se donne à Jésus avec joie. Il ne regrette pas ce qu'il laisse. Il sait bien que Jésus tiendra lieu de tout.

Elle devrait être une joie aussi pour vous, parents chrétiens, l'élection de Dieu. Voici votre enfant appelé à être de la compagnie de l'Epoux. Toute sa vie, sa vie privée et sa vie active, sera d'union à lui, de travail à son service, de le retrouver toujours dans la prière, à l'autel, auprès des âmes dont il aura la charge.

Et vous le voyez bien, malgré parfois certains soucis de vie matérielle pour le prêtre, malgré les privations volontaires du religieux ou de la religieuse, les âmes sacerdotales et les âmes religieuses sont les plus heureuses et les plus épanouies. Beaucoup envient leur bonheur et il est bien certain que, comme Marie, ils ont choisi la meilleure part.

Car au jour de leur entrée dans la cléricature ou de leur profession, ils ont choisi le véritable Epoux des âmes : *Dominus pars hæreditatis meæ.*

* *

Nous adressons à la messe, en cette fête de S. Matthieu, cette prière à Dieu : « Seigneur, que le bienheureux Apôtre et Evangéliste Matthieu nous aide de ses prières, afin que son intercession nous procure ce que nous ne méritons pas d'obtenir. »

Non ! nous ne méritons pas d'obtenir de pareilles grâces que celles des vocations. Si nous pouvions opposer à Dieu une première hésitation, ce ne devrait être ni celle de la condition précaire du prêtre, ni celle de sa vie souvent persécutée, ni celle de sa vie solitaire... Mais bien le sentiment de notre indignité. Nous ne sommes pas dignes d'être appelés à un honneur qui n'a pas été fait aux anges, comme dit l'*Imitation*, pas plus que n'était digne d'être appelé ce publicain de Capharnaüm que les juifs comptaient avec tous les autres publicains parmi les pécheurs.

Mais Dieu choisit où il veut. Qu'il lui plaise donc, à l'intercession de S. Matthieu, de susciter dans nos familles de nombreuses et saintes vocations sacerdotales et religieuses et qu'il fasse que ces familles et les élus y répondent eux aussi par une obéissance prompte, fière et joyeuse. Je ne puis souhaiter meilleure bénédiction de Dieu sur vous et sur notre chère paroisse. Ainsi soit-il.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

LXVIII

L'ÉGLISE ET LES ÉTATS D'OCCIDENT, APRÈS CHARLEMAGNE

II. — *La Papauté au IXe siècle*

Léon III (795 à 816) succédait à Adrien Ier, noble romain, ferme et pieux, qui s'était fait renouveler le 6 avril 774, par Charlemagne, la donation de Pépin-le-Bref, du 14 avril 754. A peine le grand empereur était-il mort que des troubles graves éclataient à Rome. L'aristocratie romaine se souleva contre le nouveau Pape et chercha, nous l'avons vu, à s'en débarrasser par l'assassinat. Le complot ayant été découvert, le Pape dut sévir. Le 12 juin 816 il mourut, après avoir été le témoin attristé de plusieurs conjurations.

Etienne IV (816 à 817) suivit une politique de conciliation. Il demanda au peuple romain de prêter serment de fidélité à l'empereur Louis le Pieux. Puis il se rendit à Reims où il sacra l'empereur et sa femme Irmengarde. Son pontificat ne dura que sept mois.

S. Pascal Ier (817 à 824) régna sept ans. Il eut soin de notifier son élection à l'empereur par une ambassade spéciale. Louis le Pieux en fut touché. Aussi, cette année même 817, à Aix-la-Chapelle, l'empereur confirma les donations faites à l'Eglise par Charlemagne et par Pépin-le-Bref. Mais les heureux résultats de ce début de pontificat n'eurent pas de lendemain. De 817 à 824, S. Pascal Ier fut en butte à toutes les attaques des mécontents — et ils étaient nombreux. L'empire carolingien était alors agité par les querelles entre les trois fils de Louis le Pieux. D'où une série interminable de guerres et surtout d'intrigues, dans lesquelles le pauvre empereur fut presque toujours malheureux. A deux reprises il fut contraint d'abdiquer. Pendant ce temps le Pape était aux prises, à Rome, avec des difficultés sans cesse renaissantes. Il mourut le 11 février 824.

Eugène II (824 à 827) obtint de Lothaire une constitution qui délimitait mieux les droits de l'empereur et du Pape en Italie. La paix revint. Il en profita pour réunir un concile à Rome en 826 où furent portés des canons ou ordonnances disciplinaires,